

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT BRIEUC

PRONONCÉ

Dans la Cathédrale de Saint-Brieuc

LE 22 AVRIL 1917

PAR

MONSEIGNEUR BAUDRILLART

Recteur de l'Institut Catholique de Paris



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE DE RENÉ PRUD'HOMME, ÉDITEUR PONTIFICAL
1917



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2021

Populus acquisitionis, ut annuntietis virtutes ejus qui vos de tenebris vocavit in admirabile lumen suum.
(I. PETR. II, 9.)

Vous le peuple qu'il a acquis, ne manquez pas d'annoncer les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière.

EMINENCE, MESSEIGNEURS (1), MES FRÈRES,

Ce conseil de l'apôtre saint Pierre, votre piété le suit chaque année et il convient de vous en féliciter. Il est cependant des heures où il semble presque impossible de s'arracher aux préoccupations présentes, sinon pour contempler en elles-mêmes les vérités éternelles. Celles-là vous donnent la clé même des événements du jour, vous élèvent au-dessus des contingences les plus douloureuses et vous aident à les supporter. Mais remonter à une histoire lointaine et qui semble n'avoir aucun rapport avec ce qui nous tenaille le cœur, avec la lutte gigantesque, on disait hier titanique et satanique, où nous sommes tous partie prenante, et dont l'issue nous tient angoissés, s'intéresser à ce que fut la vie de personnages disparus depuis tant de siècles, alors que la mort frappe chaque jour à nos foyers, nous arrachant les êtres les plus chers, ceux en qui nous avons mis toutes nos espérances d'avenir, en vérité n'est-ce pas trop demander ?

Je vous avoue, mes Frères, que telle fut ma première pensée lorsque, pour répondre au bienveillant appel de votre évêque vénéré, il fallut me détourner de travaux qui me paraissaient d'une efficacité plus immédiate.

Au bout de quelques heures cependant, je me laissai pénétrer par le charme des antiques récits, par la piété qui s'en dégage, par la foi qu'ils respirent. Puis je me sentis comme envahi par cette pensée : me voici donc en présence des origines de cette héroïque Bretagne, de cette Bretagne qui verse à flots son sang pour le salut de la France, de cette Bretagne qui est aussi dans notre pays le plus ferme rempart de la foi catholique ! Ah ! si, en

(1) Son Eminence le cardinal Dubourg, archevêque de Rennes.
Monseigneur Gouraud, évêque de Vannes,
Monseigneur Morelle, évêque de Saint-Brieuc,
Monseigneur Duparc, évêque de Quimper,
Monseigneur le Fer de la Motte, évêque de Nantes.

soulevant le mystère de ces origines, je pouvais découvrir la source de cet héroïsme patriotique et chrétien, de cette chose sublime que le fils d'un de vos compatriotes, l'une des plus pures et la plus consciencieuse peut-être des victimes de cette guerre, a pu appeler *l'idéal français dans un cœur breton*, quelle satisfaction pour moi, mais surtout quel réconfort pour mes auditeurs !

Et voici que tout d'un coup je vis d'étranges rapprochements se faire dans mon esprit entre le temps où nous vivons et celui où parut sur cette terre le saint fondateur de votre église, les vérités et les vertus qu'il prêcha à vos ancêtres et celles dont notre France a besoin pour demeurer le digne champion de la civilisation chrétienne en face de la barbarie renaissante.

Dieu soit loué ! Ce n'est point faire œuvre archaïque et sans vie que de prononcer, en l'an de grâce 1917, le panégyrique de celui qui « des ténèbres a appelé vos pères à son admirable lumière ! »

Vous n'en doutiez pas, Monseigneur, vous qui avec un zèle que la fatigue ne saurait lasser, une intelligence ferme sur les principes et non moins ouverte à tous les besoins du temps, un cœur prêt à soulager toutes les misères, perpétuez ici l'œuvre de vos saints prédécesseurs. Et vous non plus, Eminence, dont l'Eglise de France tout entière a salué avec tant de joie l'élévation à la pourpre romaine, juste récompense de vos vertus et de votre sagesse ; et vous tous, Messeigneurs, qui vivez dans l'intimité de cette province dont vous êtes les fils, qui sentez tous les jours battre vos cœurs à l'unisson du sien, qui, maîtres de la doctrine et de la parole, orateurs, éducateurs, pasteurs, n'avez jamais cessé d'en-tretenir en elle le feu sacré de ses admirables traditions !

Pardonnez-moi si je n'ai pas l'art de les célébrer comme vous sauriez le faire. Daigne du moins l'Esprit-Saint mettre sur mes lèvres des paroles capables de toucher et de fortifier les cœurs par les grandes leçons du passé !

I. — ÉTAT DU MONDE AU TEMPS DE SAINT BRIEUC.

Transportez-vous, mes Frères, par la pensée, au commencement du ^ve siècle dans cette province de l'Ecosse méridionale qui, de son fondateur, portait le nom de Valentia. Là vivaient deux époux. Cerpus et Eldruda, encore païens, mais doués de vertus naturelles qui avaient, nous aimons à le penser, attiré sur eux le regard plein de miséricorde de Dieu.

Tandis qu'Eldruda dormait, un ange lui apparut et,

après lui avoir confié divers messages qu'il lui fallait transmettre à son mari, il lui fit cette annonce prophétique : « Vous donnerez naissance à un fils cher à Dieu et riche en mérites qui deviendra, dans la pratique de la religion chrétienne, un salutaire exemple pour le peuple par son extérieur, ses mœurs saintes, sa chasteté remarquable, sa piété sincère, sa douce charité, sa science surnaturelle et sa perfection. Il s'appellera Briec. »

Vers 417, — si cette date est exacte, il y a tout juste quinze cents ans, — venait au monde l'enfant prédestiné ; il devait vivre presque tout un siècle.

Et quel siècle ! Ah ! si nous nous sentons émus et troublés au spectacle des changements qui s'accomplissent sous nos yeux, quels ne durent pas être les sentiments des hommes du cinquième siècle ! Certes beaucoup de siècles tiennent une tout autre place que celui-là, bien plus resplendissante dans la glorieuse histoire de la civilisation ! Mais en est-il un seul qui ait connu de semblables bouleversements ?

Nous frémissons à la seule pensée qu'une nation de notre Europe, si petite soit-elle, pourrait être rayée de la carte du monde ? Vous représentez-vous ce que fut pour les générations contemporaines de notre saint, l'écroulement de l'empire romain d'Occident, de la majestueuse paix romaine ? Les plus grands esprits y virent comme le signe de la fin du monde. Sans la souveraineté de Rome, le monde n'était plus le monde !

Nous regardons avec stupeur les peuples de l'univers attirés successivement dans le gouffre de la guerre, et certes jamais pareille étendue du globe ne fut simultanément la proie de l'effroyable fléau. Mais au ^ve siècle ce n'étaient pas seulement des armées, si nombreuses qu'on les suppose, qui s'ébranlaient ; c'étaient des peuples tout entiers avec les vieillards, les femmes et les enfants, qui, depuis le cœur de l'Asie jusqu'aux plus extrêmes confins de l'Europe, déferlaient les uns sur les autres.

Lorsque Briec naquit, Radagaise et ses farouches compagnons avaient passé comme un torrent dévastateur ; Alaric reposait déjà sous les eaux du fleuve, au fond duquel ses guerriers avaient creusé sa sépulture. C'était l'heure où presque toute la Gaule tombait sous la domination des barbares : les Wisigoths en occupaient le sud, les Burgondes l'est, et déjà les Francs descendaient du nord. Genséric, avec ses Vandales, portait à Carthage les dépouilles de Rome.

Briec avait atteint la pleine maturité de l'âge et de l'intelligence, lorsque les hordes d'Attila glacèrent d'effroi tous les peuples de l'Empire ; il avait 34 ans, au jour

mémorable où la bataille des Champs catalauniques, — cette première bataille de la Marne, — sauva notre pays.

Avant de mourir, il lui était réservé de voir Clovis et ses Francs maîtres de la Gaule, Théodoric et ses Ostrogoths maîtres de l'Italie, Euric et ses Wisigoths maîtres de l'Espagne.

Encore l'invasion l'avait-elle touché de plus près ! Pour perdu qu'il semblait alors à l'extrémité du monde connu, son propre pays n'avait pas échappé aux redoutables assauts des tribus venues de la Germanie. Lassés de se défendre derrière le mur élevé par les Romains contre les incessantes incursions des Pictes et des Scots, les Bretons avaient commis l'imprudence d'appeler les Saxons et ceux-ci s'étaient tournés contre eux. Pendant soixante ans, Brieuc ne devait plus entendre parler, chez lui ou hors de chez lui, que des cruelles souffrances et de la conquête progressive du sol où il était né. Pauvres et chers réfugiés de nos provinces envahies, vous n'entrevoiez que trop aisément quelle fut sa peine !

Quant au pays même, le vôtre, où ainsi que tant d'autres de ses compatriotes d'outre-mer, Brieuc était venu chercher un refuge, le romain Aëtius avait déchainé sur lui les Huns, puis les Alains, tandis qu'à maintes reprises, les Saxons, ces précurseurs des Normands du IX^e siècle, arrivant à l'improviste dans leurs barques de peaux, légères et rapides, attaquaient, ravageaient, dévastaient les côtes que ne défendaient plus ni forteresses, ni garnisons romaines.

Partout la guerre, partout le sang !

Et ce qui sombrait dans ces invasions, ce n'était pas seulement la puissance romaine et l'indépendance nationale. C'était la civilisation latine.

Des établissements et des villas qui avaient fait la parure humaine de votre baie déjà magnifiquement ornée par la nature, rien ne subsistait plus. Les villes se mouraient. La terre était envahie par les ronces et les épines. La forêt reconquerrait le sol ; au long des étroits sentiers, on ne voyait plus guère que de pauvres campagnards conduisant leurs pores à la glandée.

Avec la civilisation romaine enfin, le christianisme lui-même était menacé dans son intégrité, dans ses progrès et jusque dans son existence !

Là où subsistait la vie de l'esprit, de graves hérésies mettaient les chrétiens aux prises et la doctrine en péril ; en Orient, disciples de Nestorius et disciples d'Eutychès se disputaient au sujet de la nature et de la personne du Christ ; dans l'Occident, moins avide de spéculations métaphysiques que de problèmes moraux et pratiques, c'étaient

la liberté humaine, la grâce, le péché originel et donc la rédemption qui, discutés par Pélagé et ses disciples, agitaient les esprits. Une erreur plus grave encore, l'hérésie d'Arius, était devenue la foi de tous les barbares germaniques : à leurs yeux le Christ n'était pas Dieu, et cette erreur fondamentale ébranlait toute la doctrine chrétienne. La Bretagne redevenait païenne et l'Armorique à peine effleurée par le christianisme s'enfonçait dans des ténèbres chaque jour plus épaisses. La nuit tombait sur le monde ensanglanté.

Et cependant Dieu n'avait pas abandonné les hommes. A l'heure où tout semblait perdu, tout allait être sauvé. Le cinquième siècle était destiné à transmettre aux âges suivants le flambeau de la civilisation.

C'est la gloire de votre saint Brieuc d'avoir été l'un des bons ouvriers de cette œuvre très grande. Avant de vous parler de l'œuvre, laissez moi vous rappeler ce que fut l'ouvrier.

II. — L'OUVRIER

Le cinquième siècle, mes Frères, mise à part la notoriété des conquérants, n'est pas riche en grands hommes. Même au sein de ce qu'il y avait de plus vivant dans la société d'alors, je veux dire la religion chrétienne, combien de noms ont émergé ? Dans notre Occident, saint Jérôme et saint Augustin achèvent leur vie quand saint Brieuc est encore un enfant ; il survivra près d'un demi-siècle à saint Léon le Grand.

Est-il permis de rapprocher de ces grands hommes celui de qui nous célébrons la fête ? Par la sainteté, oui, sans doute, et c'est le principal ; par la puissance de l'esprit, rien ne nous donne le droit de l'affirmer ; par l'éclat et surtout par l'universalité du rôle, assurément non !

Saint Brieuc appartient à cette pléiade d'ouvriers obscurs, évêques et moines, qui, par l'éminence de leurs vertus et l'énergie de leurs entreprises, ont maintenu et propagé l'idéal chrétien, avec tout ce que comportait cet idéal, dans l'ancien empire romain d'Occident. Parmi ces ouvriers, il a eu, cela va sans dire, son originalité, et je voudrais essayer de vous la montrer.

Que fut-il donc ?

Un Breton.

Un Breton formé par la culture gallo-romaine, disons en termes modernes, latine et française.

Un moine enfin.

Et c'est parce qu'il a réuni ces trois qualités, ces trois

manières d'être, qu'il lui a été donné d'accomplir l'œuvre à laquelle la Providence l'avait prédestiné.

C'est un Breton. Or, l'illustre historien (1), on peut dire l'historien national de votre province l'a démontré ; les Bretons insulaires fils, comme les Armoricains, de la race celtique, étaient restés eux-mêmes, en dépit de la domination romaine ; ils avaient gardé leur langue, leurs institutions, leurs mœurs, leurs qualités natives.

Votre race est indépendante et elle est fidèle. Elle connaît les plus beaux dévouements, les désintéressements les plus sublimes, et de cette abnégation jaillissent, sur les champs de bataille et sur ceux du martyre, les plus éblouissantes gerbes d'héroïsme. Au milieu des plus rudes, voire des plus vulgaires travaux, elle garde toujours un fond de poésie, de rêverie et de pieux mysticisme. Saisie par la religion, elle l'est jusqu'au cœur, et si, en raison d'une certaine faiblesse de caractère qui, il faut bien l'avouer, s'associe à son indéniable courage, elle n'ose pas toujours, là où elle rencontre l'indifférence ou l'hostilité, manifester sa foi, bien rarement elle la perd ; à toutes les heures graves, à l'heure suprême au moins, elle la sent revivre et redit les prières qui ont bercé son enfance. Même de grands apostats, un Renan, un Lamennais, gardent quelque chose de religieux.

Brieuc est un Breton marqué du sceau de sa race ; c'est un indépendant, c'est un fidèle, c'est un dévoué, c'est un héros, c'est un mystique.

Cependant, pour qu'il pût répondre à sa destinée, il fallait qu'il fût initié à la civilisation romaine et chrétienne. « Toute la civilisation est romaine », a dit notre Ozanam. Et c'est vrai, mes Frères. Rome n'est-elle pas l'immortelle dépositaire de la tradition politique, littéraire, religieuse, du monde ? N'est-ce pas pour cela et par cela qu'elle a fait l'éducation des peuples de l'Occident ? Sans cette éducation romaine, que fussent devenus ces Germains qui renient aujourd'hui leur institutrice et prétendent faire revivre leurs vieux dieux ? Ils seraient toujours demeurés ce qu'ils tendent à redevenir, des barbares. Et n'en eût-il pas été de même de vos ancêtres armoricains et bretons ?

Mais la civilisation romaine ne pouvait plus survivre que par le christianisme. La vieille Rome politique et militaire avait épuisé ses trésors et ses armées, tout ce qu'elle avait de pouvoir, contre les barbares ; elle avait été débordée.

Heureusement une nouvelle Rome était née, Rome toute spirituelle, sans autre moyen d'action que la foi, la pensée, la parole. Et elle allait ainsi sauver du monde antique

(1) M. de la Borderie.

tout ce qui méritait d'être conservé, régénérant et purifiant tout ce qui pouvait être renouvelé, introduisant partout des germes neufs et féconds.

Quelle apparence toutefois que ce jeune Breton, né de parents païens, dans un pays d'où se retirait la vie romaine, entrât en contact avec la civilisation latine et chrétienne ?

Admirez ici, mes Frères, les merveilleuses conduites de la Providence. Elle met, à l'heure voulue, sur notre chemin l'homme qui doit décider de nos destinées et elle nous invite à le suivre.

Je mentionnais, il y a peu d'instant, l'hérésie pélagienne. Sortie du cerveau d'un Breton, elle faisait en Bretagne de redoutables progrès ; inquiet et impuissant, le clergé catholique de ce pays se tourna vers le pape de Rome et vers les évêques de la Gaule. Deux des plus saints et des plus instruits parmi ceux-là, Germain d'Auxerre et Loup de Troyes, partirent, missionnaires de la vérité, et, deux années durant, pourchassèrent l'erreur. Entre temps, ils conduisirent les Bretons à la victoire contre les Pictes et les Scots, la victoire de l'*Alleluia*, remportée le jour de Pâques de l'année 430. Leur prestige était incomparable.

Or un songe avait averti Eldruda, mère de saint Brieuc, qu'elle devait confier son fils à l'évêque chrétien, Germain d'Auxerre ; ce ne fut point chose aisée que d'obtenir l'aveu du père ; il céda pourtant.

Et voici le jeune néophyte, âgé de quatorze ans, sur le chemin de la Gaule romaine. Le terme du voyage était le célèbre monastère de Saint-Côme et Saint-Damien, le plus brillant joyau de la ville épiscopale de saint Germain d'Auxerre.

C'était là précisément que Brieuc devait trouver la culture propre au monde romain ; là qu'il devait s'initier aux sept arts libéraux, en quoi se résumaient les études classiques d'alors, et tout d'abord à cette langue latine, telle que l'avait faite le christianisme, c'est-à-dire enrichie de la précision grecque et du symbolisme hébraïque ; là enfin qu'il devait étudier la philosophie et la théologie, en un mot boire à toutes les sources de la tradition intellectuelle de l'humanité, celle de l'Orient, celle de la Grèce et celle de Rome.

Mais, à Saint-Côme et Saint-Damien, Brieuc devait rencontrer encore un bien plus précieux, la science et la pratique de la perfection chrétienne, codifiée dans les leçons et dans les exercices de la vie monastique.

Qu'est-ce qu'un moine, mes bien chers Frères ?

Un homme qui laisse couler sans grand effort une vie facile, à base d'ignorance et de paresse, comme de tous les

temps les adversaires de la vie monastique se plaisent à le prétendre ? Non pas.

Un homme vivant entre ciel et terre, dégagé des besoins et des soucis de ce monde, entouré de compagnons tous bons et vertueux, consolé par de douces prières et des chants poétiques, ainsi que, à la suite d'écrivains enchanteurs, bien des chrétiens se l'imaginent ?

Pas tout à fait !

Un moine, c'est un chrétien qui a pris à la lettre les plus austères conseils du Divin Maître et qui s'est décidé à en faire la règle habituelle de toute son existence.

Un moine, c'est donc un homme qui se propose un idéal très pur et très élevé, presque au-dessus de l'humanité, et qui pour l'atteindre a besoin d'une très grande force et d'une très grande foi.

D'une très grande force : car il doit être fort contre lui-même, fort contre le démon, fort contre les éléments, fort contre les puissants de ce monde.

D'une très grande foi : car des motifs surnaturels peuvent seuls le conduire à choisir cette vie surhumaine et surtout à la poursuivre avec constance.

Aussi doit-il être formé par l'obéissance, par la mortification, par le travail, par la prière.

Afin de tremper sa volonté et d'éprouver sa foi, Dieu ne lui ménage généralement pas les épreuves, celles du dehors, celles du dedans ; mais pour l'encourager, ou le récompenser, souvent aussi il lui prodigue les plus suaves consolations.

Ces exercices, ces vertus, ces grâces, je pourrais, mes Frères, vous les faire toucher du doigt dans la vie de votre saint ; vous contempleriez avec respect le pénitent qui réduit à si peu de chose la nourriture et le sommeil, le héros de la vie spirituelle qui triomphe des doutes les plus angoissants sur sa propre vocation, le mystique et l'homme de prières que récrée le concert des anges.

Mais j'ai hâte d'en venir à l'œuvre que seize années de formation dans le monastère auxerrois allaient lui permettre de conduire à bien.

III. — L'ŒUVRE

Lorsqu'un homme a obéi à la volonté de Dieu et qu'il s'est longuement préparé de manière à devenir entre ses mains un bon instrument, les circonstances, ces grands maîtres que la Providence impose à nos vies, lui indiquent la tâche qui sera la sienne et le mettent à même de donner sa mesure.

Le saint pontife de qui Dieu s'était déjà servi pour faire

connaître au jeune Briec ce qu'il voulait de lui, Germain d'Auxerre, fut de nouveau appelé, cette fois en compagnie de l'évêque de Trèves, Sévère, dans l'île de Bretagne, pour travailler à y éteindre les derniers feux de l'hérésie pélagienne. Il emmenait avec lui toute une colonie de missionnaires et parmi eux celui que, seize années auparavant, il avait tiré de sa famille et de son pays.

Il avait résolu de le laisser à ses compatriotes, afin qu'il devint leur apôtre et leur communiquât le fruit des leçons qu'il avait reçues.

Comme les autres disciples de saint Germain, Patrice, Dubrice, Iltud, Briec devait faire œuvre de moine et de chef de moines, autrement dit fonder et diriger des monastères.

Il en a fondé et gouverné deux, l'un dans son pays d'origine, l'autre dans son pays d'adoption, le vôtre.

Deux monastères ? La belle affaire ! Et ne voilà-t-il pas de quoi chanter les louanges d'un homme après quinze siècles écoulés ?

Ne précipitons pas notre jugement, mes Frères.

Je vous ai rappelé tout à l'heure ce que c'est qu'un moine. Mais savez-vous bien tout ce que représente, mettons, si vous le voulez, tout ce que représentait, surtout en ces temps, un monastère ?

Est-ce un édifice somptueux, avec une église magnifique, dans un site sauvage ou riant, où des hommes chantent pacifiquement l'office, l'*opus Dei* ?

Non, si je voulais comparer les vieux monastères bretons à quelque chose de notre temps, il me semble que ce serait plutôt à ces baraquements de nos cantonnements militaires, dans les bois, à l'arrière du front. Il n'y manque même pas la tranchée de défense, contre les animaux sauvages, et contre les hommes souvent plus à craindre que les loups.

Un monastère est un foyer de vérité et de vertu. S'il s'établit en pays encore païen, il fait connaître la doctrine et la morale du Christ par des exemples et par des leçons qui attirent. Si déjà les populations sont chrétiennes, mais gardent, comme il arrive fatalement, bien des superstitions, bien des mœurs païennes, il les élève et les épure.

C'est un foyer de travail manuel et intellectuel. Autour du monastère on coupe et on exploite les bois, on défriche le sol, on dessèche les marais, on sème, on cultive ; on fait la chasse aux fauves, on leur substitue des animaux domestiques ; c'est une ferme modèle, une ferme-école. Mais c'est encore une école d'un autre genre ; on y lit, on y copie les auteurs anciens, on y enseigne ; pour les enfants du voisinage, là se trouve la classe primaire.

C'est un foyer d'action apostolique, action qui s'exerce sur ceux qui viennent au monastère, petits et grands; ceux qui y restent, ceux qui y passent seulement, sur ceux aussi qui ne viennent pas et que l'on va chercher. Car le moine est un missionnaire; même s'il a souhaité par-dessus tout la vie retirée et contemplative, le zèle des âmes parle trop haut; il faut qu'il les conquière à Jésus-Christ.

Que vous dirai-je de plus? Un monastère est un ferment. La science nous dit qu'un ferment est un ensemble d'organismes vivants, capables de se développer sur un autre organisme, d'agir sur lui et de le transformer, prenant ceci, rejetant cela. Et l'Evangile aussi nous parle de ferment: le royaume des cieux, dit Notre Seigneur, est semblable à une femme qui met un peu de levain dans une mesure de farine, pour faire lever la pâte. Tel est le rôle du monastère dans le pays où il s'établit.

Et pour toutes ces raisons, c'est une cellule sociale autour de laquelle une population peut s'agréger, pour vivre d'une vie supérieure et se civiliser.

Vous saisissez maintenant, n'est-il pas vrai, dans toute son importance, dans toute son ampleur, l'œuvre de votre saint Brieuc.

En son pays, sur la terre d'Ecosse, il fait une première, une longue expérience, une expérience qui dure trente-sept ans, au monastère de la Grande Lande, d'où il rayonne pour convertir ses compatriotes et les doter d'églises qui seront des centres permanents d'action chrétienne.

Mais c'est ici qu'il devait manifester la plénitude de ses facultés et de ses vertus.

Il n'était pas jeune cependant quand Dieu lui demanda de s'arracher de nouveau à son pays natal; il avait 68 ans et ce n'est guère l'âge pour entreprendre quelque chose et sur une terre inconnue. Brieuc ne savait qu'obéir; il marcha.

Que de fois, mes Frères, ne vous a-t-on pas rappelé cette vocation mystérieuse qui, une fois de plus, s'est révélée dans un songe à celui qui en était l'objet, ce départ de Brieuc, avec 168 de ses compagnons, pour le pays d'Armor, le refuge choisi par tant de ses compatriotes pressés par l'ennemi!

Combien d'écrivains et d'orateurs se sont plu à décrire l'arrivée en vue de vos côtes de la grande barque monastique, le débarquement de ces pacifiques envahisseurs dans la *Vallée double*, la croix plantée en face de cette nature redevenue vierge et que les prodiges de travail et de foi des nouveaux venus allaient rendre à la vie civilisée,

la fondation de ce premier sanctuaire, but de vos pieux pèlerinages, autour duquel devait se développer la vie religieuse de votre cité.

Puis c'est la marche en avant par les restes des chaussées romaines, c'est la conquête du sol et la conquête des âmes, c'est la conversion des païens, c'est la fondation d'une ville chrétienne et d'un peuple catholique, qui, par cela même qu'il est catholique, reçoit sa part de l'héritage romain. C'est l'idéal chrétien versé dans des cœurs bretons.

Quel ferment de vie religieuse et morale! Quel ferment de vie sociale que ce monastère de saint Brieuc!

Mais je ne serais ni exact, ni complet, puisque je parle de vie sociale, si je ne rappelais d'un mot comment cette vie sociale reposa d'abord sur l'union de la cellule politique, le *plou*, transformation du clan, et de la cellule monastique, le *lann*, ou couvent breton.

N'est-elle pas joliment symbolisée cette union, image de celle qui devrait toujours exister entre l'Eglise et l'Etat, dans la rencontre du chef de clan immigré Rhigall, sur les terres de qui aborda Brieuc son parent, leur accord étroit dans la vie, et finalement la donation de Rhigall qui sera la première origine du pouvoir temporel des évêques de Saint-Brieuc.

Ainsi se fonda une cité monastique, originale, indépendante, foyer de vie bretonne et de vie catholique, encore bien isolée sans doute, mais destinée pourtant à entrer un jour dans le grand courant de la vie française.

Avant même la mort de saint Brieuc, les cités armoricaines de la frontière orientale de votre province avaient reconnu la souveraineté de Clovis, et les évêchés de la même région exerçaient leur influence attractive. C'était le lien, le lien que les siècles devaient resserrer.

Ainsi les trois germes breton, catholique romain, et français, étaient déposés dans le sol.

Aussi, lorsque votre saint patron sentit venir la mort, à l'heure que Dieu lui avait fait connaître et à laquelle il se prépara dans une pieuse retraite de six jours, — était-ce quelques années ou quelques mois avant la mort de notre Clovis? — il put, en toute humilité, mais en toute vérité, se dire qu'il avait fait l'œuvre de Dieu et préparé l'avenir.

IV. — LEÇONS POUR LE TEMPS PRÉSENT.

Quel magnifique tableau, mes Frères, ne pourrait-on pas tracer des beautés qu'a semées dans notre histoire nationale cette union féconde de l'esprit breton, de l'esprit catholique et de l'esprit français!

Mais je veux simplement, pour conclure, vous indiquer d'un trait rapide ce qu'elle peut encore aujourd'hui.

Aujourd'hui ! Dès les premiers mots de ce discours je vous laissais pressentir les douloureuses analogies du temps où nous vivons et du siècle des grandes invasions. Quand je m'écriais, pour caractériser l'époque de saint Brieuc, partout la guerre, partout le sang ! ne vous semblait-il pas que je vous parlais de la nôtre ? La guerre, ne l'a-t-on pas portée bien au-delà de ce qu'avaient pu rêver, dans leurs plus sauvages imaginations, les Radagaise, les Genséric, les Attila ? Quelle sécurité trouverait sur les mers, à l'heure présente, la barque de saint Brieuc ? Les chemins du ciel eux-mêmes ne le mettraient pas à l'abri du plus féroce des ennemis ?

Les pires cruautés de ces grands impulsifs, que furent les chefs barbares, semblables à des fauves déchainés, ne pâlisseraient-elles pas à côté des atrocités froidement, méthodiquement calculées, hypocritement justifiées par de prétendus principes, qui n'ont plus rien de commun avec la morale humaine ? à côté de cette science, mise tout entière au service de l'art de nuire, de l'art de tuer ?

Ah ! mes Frères, n'en doutez pas ! Ce n'est pas seulement l'état politique du monde qui est menacé d'immenses transformations, c'est toute la civilisation dont le monde a vécu depuis que le Christ est venu sur la terre nous apporter la Révélation qui, en infusant un esprit nouveau à la sagesse antique, nous a permis, à nous chrétiens, d'en recueillir aussi l'héritage.

O Rome, mère du monde civilisé, qui à deux reprises l'as enfanté dans la douleur, encore une fois tu vois se dresser devant toi, sortant des forêts de la Germanie, Thor, le vieux dieu allemand, avec son marteau prêt à frapper ton œuvre tant de fois séculaire. C'est l'empire du monde moral qu'il veut t'arracher, en se soumettant les peuples. Ecoute son langage audacieux. Une autre force que la tienne s'imposera à l'univers, d'autres lois, d'autres principes. Nous t'apprendrons à toi qui, par la guerre, avais conquis tant de nations, nous t'apprendrons ce que c'est que la guerre ; à toi, la législatrice qui te targuais d'avoir fait de ton droit l'expression même de la raison humaine, nous t'apprendrons ce que c'est que l'organisation scientifique des sociétés ; à toi qui avais gardé, interprété, propagé la douce et résignée doctrine du Crucifié, nous t'apprendrons ce que c'est qu'une doctrine mâle et virile, où la force a supplanté la justice et la charité. Nous germaniserons l'univers !

Eh bien, non ! Vous ne germaniserez pas l'univers. Comme au ^v^e siècle, la culture romaine et chrétienne sera

sauvée. Et, dans cette œuvre de salut à laquelle l'immense majorité des peuples se décide à contribuer, la part des héritiers des Bretons, je dis de tous les Bretons, ceux de la grande et de la petite Bretagne, ainsi que la part des héritiers de la Gaule romaine, la France d'aujourd'hui, sera prépondérante.

O Bretagne, terre de tradition, terre de dévouement, terre de foi, que n'as-tu pas fait, depuis trois ans, pour cette cause si sainte ? Quand tes marins à Dixmude barraient, un contre six, le passage de l'Yser, que sauvaient-ils, sinon la civilisation latine et française ?

Quand un commandant de Robien, fidèle à ses zouaves intrépides, traçait, au moment de donner sa vie, ces lignes sublimes sur le sacrifice et l'expiation, est-ce que l'âme même de saint Brieuc et de ses austères compagnons n'avait point passé dans la sienne ? Oui, c'était bien l'idéal français, l'idéal chrétien, dans un cœur breton !

Et toi, ô notre France bien aimée, qui, naguère encore, paraissais avoir oublié tes saintes origines et ta chrétienne histoire, en face du danger qui menaçait à la fois ton existence nationale et ton esprit, ne les as-tu pas retrouvées ? Tes traits essentiels, tes traits éternels ont reparu. Les poitrines de tes héros sont le rempart de la civilisation. Oh ! comprends de plus en plus, comme le sentent d'instinct les meilleurs de tes fils, que, de nos jours encore, cette civilisation pour laquelle tu souffres et pour laquelle ils meurent, ne saurait vivre elle-même sans la religion qui en est le divin ferment. Puisses-tu tout entière redevenir chrétienne ?

Mes Frères, la légende de Saint Brieuc raconte qu'un soir, tandis qu'au chant des psaumes il rentrait au monastère avec plusieurs de ses compagnons, une bande de loups barra le passage à son char. La main levée en signe de commandement, il les arrêta et, devant lui, les fauves se prosternaient, tandis qu'ils continuaient à repousser les moines qui les entouraient. Ainsi se passa la nuit.

Au lever du soleil, guidé par la main de Dieu, un chef breton, encore païen, Conan, entouré de guerriers émigrés comme lui, apparut. Saisi de ce spectacle prodigieux : « Père, père, s'écria-t-il, nous ne voulons d'autre Dieu que le tien. Il faut que tu nous baptises tous ! » Ainsi fut-il fait au bout de quelques jours.

Ces loups soumis et domptés symbolisent le triomphe du christianisme sur la barbarie. Seigneur, nous vous le demandons par l'intercession des saints qui ont planté la foi dans notre pays, de celui en particulier qui fut le père de cette contrée et dont le souvenir nous réunit à vos pieds, oh ! que les loups dévorants qui se sont jetés sur notre

pays soient arrêtés dans leurs assauts rageurs et bientôt repoussés ! Et que la considération du divin secours que vous nous avez accordé, secours qui parfois a confiné au miracle, vous ramène ceux-là mêmes qui avaient cru pouvoir se passer de vous ! Daignez, Seigneur, daignez graver vous-même dans les cœurs les salutaires leçons de la terrible épreuve que vous avez permise ; arrachez aux ténèbres de l'erreur et du mal tous ceux qui l'ont noblement supportée, et conduisez-les à l'admirable lumière du vrai et du bien, c'est-à-dire à votre lumière, *in admirabile lumen tuum* ! Ainsi soit-il !

